

# L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 36

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 9 OCTOBRE 1902.

10 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

## LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE XVIII

(suite)

Dès que cette narration fut achevée, le Léopard saisit de nouveau la main de son sauveur et lui dit : "En me sauvant la vie, tu as conservé aux Delawares leur grand chef. Oui, tu n'as pas hésité à exposer ton existence ; car si tu coutelas avait manqué le cœur de la panthère, tu étais perdu ! La griffe formidable de cet animal terrible a laissé sur ton épaule des traces profondes. Tu m'as délivré de la panthère, qui m'eût infailliblement tué, car mes forces étaient à bout. Tu as un grand cœur, Walter, et tu pratiques noblement l'amitié et la reconnaissance. Tu vas voir bientôt que les cœurs des Delawares sont assez généreux pour ne pas oublier un grand service."

Le chef prononça ces derniers mots d'une voix solennelle, en pressant la main du jeune homme d'une façon énergique. La vigueur ordinaire des Indiens de l'Amérique du Nord est proverbiale ; aussi la force de la constitution du Léopard amena promptement la guérison de ses blessures. Quelques semaines plus tard il avait recouvré la santé.

Dès que la "faculté" indienne (les deux vieilles femmes) le jugea convenable, on se remit en marche pour atteindre le poste d'échange, où les langues de bisons furent cédées à un prix élevé à l'agent du gouvernement.

Il n'avait plus été question, devant le neveu de M. Taylor, de l'aventure des trois panthères. Certain soir, tout en causant devant le feu de sa tente, le chef dit à son camarade :

"J'ai une longue course à faire pour régler une affaire de la plus grande importance pour moi ; je compte partir demain matin de bonne heure : veux-tu m'accompagner, Walter ? Viens ! je crois que tu pourras me rendre un grand service."

—Vous savez, Léopard, que vous me trouverez toujours prêt à vous être utile chaque fois que je le pourrai, répondit le jeune homme, le sourire sur les lèvres.

—Tu me seras, en effet, d'un grand secours si tu le veux, et je suis convaincu d'avance de ton bon vouloir. Quelques-uns de mes guerriers m'accompagneront, et ils conduiront à la main mon cheval de bataille et ton étalon ; car nous avons une rude course à faire. Mais qu'importe ? tu as une monture supérieure."

—Aussi longtemps que j'aurai la force de rester à cheval, je me tiendrai près de vous, mon ami, et je vous accompagnerai partout où vous irez.

—C'est bien, répondit le chef ; je te mettrai à l'épreuve dès demain."

Un sourire se dessina sur ses lèvres, et il changea de conversation. Le lendemain, au lever du soleil, le Léopard et Walter étaient en selle, accompagnés des quatre jeunes Peaux-Rouges désignés par le chef. Deux d'entre eux tenaient en main les étalons. La petite troupe s'éloigna du camp après avoir reçu l'expression des souhaits

de tous ceux qui y restaient : elle prit la direction du sud-est.

Le Léopard avait l'air sérieux ; il gardait le silence ; et Walter attribuait cette façon d'agir à l'importance des affaires pour lesquelles son ami quittait la tribu. Par bonheur, son esprit impressionnable trouvait assez de sujets de récréation dans les scènes variées que lui offrait à chaque instant la riche et plantureuse nature du désert américain.

Pendant quatre jours les cavaliers conservèrent une allure rapide, du lever du soleil à son déclin, et le dernier jour le chef fit connaître à ses compagnons qu'ils n'avaient plus que quelques heures à avancer ainsi. On pénétra dans la forêt, et on avança à pied, pendant une demi-heure, jusqu'à ce qu'on eût atteint un cours d'eau près duquel les Indiens résolurent de passer la nuit.

Le feu fut rapidement allumé, et l'appétit de chacun se trouva bientôt apaisé par un rôti succulent de venaison et par l'eau transparente qui coulait à leurs pieds.

Le Léopard semblait de jour en jour plus sérieux et plus réservé, sans que son affection pour Walter parût altérée en quoi que ce fût. Avant de se coucher, le chef delaware serra, comme à l'ordinaire, la main de son ami, et s'étendit sur sa couche.

Le lendemain matin, le chef s'éveilla fort tard ; il ne semblait pas pressé de continuer sa marche. Le déjeuner dura plus longtemps que de coutume, et ce ne fut que fort avant dans la journée qu'il dit enfin au jeune homme :

"Nous n'avons plus qu'une distance très courte à parcourir, mais elle sera difficile. Monte sur mon cheval de bataille, pour ne pas rester le dernier en route."

Walter regarda le chef en riant, car il prenait cette offre pour une plaisanterie. Personne, à l'exception du maître, n'avait jamais monté l'étalon blanc du Léopard.

"Me hisser sur votre cheval de bataille ? répliqua le jeune garçon en souriant.

—Oui, sur ma belle bête, aussi blanche que la neige ! J'espère que tu te montreras excellent écuyer et que tu ne te laisseras pas distancer. Jamais pareil affront ne serait arrivé à ma monture favorite."

—Allons ! puisque vous me l'ordonnez, vous serez satisfait," répondit Walter, dont les yeux brillants d'orgueil trahissaient la joie qu'il ressentait à l'honneur inespéré que lui faisait le grand chef en lui donnant comme monture son cheval de bataille.

La noble bête fut promptement sellée à la place de Rupert, et la petite troupe se remit en marche en traversant tout d'abord le faible courant d'eau. Le bois n'était pas trop touffu en cet endroit, ce qui permit aux cavaliers de garder une allure assez rapide.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir la campagne à travers le feuillage. Ce fut alors que le Léopard, s'arrêtant sur la lisière de la forêt, dit à son jeune compagnon :

"Tu vas maintenant marcher le premier, et j'espère bien que tu ne te laisseras pas attendre."

Tandis qu'il prononçait ces mots, le visage du chef delaware était devenu rayonnant.

"De quel côté devons-nous nous diriger ? demanda Walter au comble de la surprise.

—Va toujours en avant, tu seras bientôt parvenu au sud," répliqua le chef en ramenant son cheval de côté afin de faire place à son ami.

Ce dernier partit, en effet, en regardant autour de lui pour s'orienter. Mais à peine eut-il atteint les derniers arbres qu'il s'écria : "Grand Dieu ! mais voici l'habitation de ma famille !

—C'est là que nous allons," répondit le chef en lançant au galop sa monture sur les pas de celle de Walter, qui dévorait l'espace.

Walter voulait parler, mais sa voix s'arrêtait dans son gosier ; au lieu de paroles au bout de ses lèvres, des larmes de reconnaissance roulaient dans ses yeux.

Le Léopard poussa le cri de guerre des Delawares d'une voix si perçante que l'écho le répéta jusqu'aux palissades de l'habitation, dont les portes se précipitèrent aux portes en proie à la plus grande terreur.

Walter aperçut sa famille tendant les mains vers lui. Rassuré par les signes d'amitié que lui adressait le chef, il ne tarda pas à tomber entre les bras de M. et mistress Taylor. Daniel, qui retenait le cheval d'une main, faisait ses efforts pour toucher au moins la main de son maître chéri.

La joie et la surprise de tous étaient telles que personne n'avait encore remarqué la présence du Léopard, se tenant debout immobile à leurs côtés, et paraissant heureux de ce bonheur général qui était son ouvrage.

Lorsqu'on eut enfin remarqué sa présence, il prononça ces paroles d'une voix solennelle :

"Le jeune visage pâle m'a donné des preuves d'une amitié et d'une reconnaissance dignes d'un homme ; il a été le compagnon fidèle du chef des Delawares, il lui a sauvé la vie, et le cœur du Léopard ne veut pas se laisser dépasser en générosité et en amitié. Le chef des Delawares ramène son ami à sa famille, et lui offre son cheval de guerre. Il accorde, en outre, la liberté de la Panthère Noire, mais à la condition que celui-ci n'abandonnera jamais ses maîtres. La Panthère Noire appartient toujours à la tribu delaware, et quiconque oserait s'attaquer à ses amis subirait la vengeance implacable des enfants de ma tribu."

A peine l'Indien avait-il achevé ces paroles que Walter se jeta à son cou, et la famille en fit autant.

Daniel, dont les regards ne pouvaient assez exprimer les sentiments qu'il éprouvait, prit les mains du chef et les baisa affectueusement.

"Mon cœur est de nouveau heureux et ma langue légère, dit le Léopard, attends par l'accueil qui lui était fait et par l'aspect du bonheur dont il était la cause. J'a-

désormais d'excellents amis à Bear-Creek."

Le chef delaware ne put refuser à ses amis de demeurer un jour au milieu d'eux.

Cinq ans se sont écoulés paisiblement depuis ces événements et alors eut lieu un festin où Monsieur Walter épousa une des filles de M. Warwick et un fils de M. Warwick épousa Mlle. Nancy Taylor. Après le festin Mr. Walter entre dans sa nouvelle demeure construite quelque temps auparavant par l'habilité de son ami Daniel dont il ne se sépara jamais, tandis qu'au fort un joli cottage prenait la place du Block House et des palissades.

(FIN)

### La Croix de Louchu

Le tailleur Louchu était un petit homme envieux, jaloux, se plaignant continuellement de son sort. Il avait pour voisin un ancien combattant de 1870, qui avait été amputé d'un bras à la suite d'une blessure reçue pendant la guerre franco-allemande ; le manchot recevait une petite pension du gouvernement ; de plus, il était titulaire d'un bureau de tabac qu'il gérait lui-même avec l'aide de sa femme.

Louchu enviait sa situation.

—En voilà un qui est heu reux, répétait-il sans cesse, il a son pain gagné ; il lui manque un membre : qu'est-ce que c'est cela ! il y est habitué et cela ne le gêne guère, tandis que moi, j'ai tous mes membres, mais je suis obligé de travailler toute la journée et quelquefois une partie de la nuit pour gagner ma vie et celle de ma femme. J'arrive avec peine à joindre les deux bouts ; quand j'ai payé le propriétaire, le boulanger, le boucher, la patente, les impôts, il ne me reste rien, et il faut toujours recommencer.

Sa jalousie éclatait surtout le jour où il payait son terme ; il avait le même propriétaire que son voisin, le notaire Truchot, bonhomme toujours gai, sceptique et railleur, qu'il fatiguait de ses plaintes éternelles.

Ce jour là, en allant payer sonoyer, il rencontra dans l'escalier un voisin qui sortait de chez le notaire. —Ah ! dit-il en entrant chez le notaire, voilà un gaillard qui a de la chance ; il lui est facile de payer son loyer, le gouvernement l'entre-

—La belle affaire ! s'écria Louchu, il lui est bien payé.

—Vous en parlez à votre aise, reprit le notaire c'est très pénible d'être estropié.

—Je ne trouve pas, moi, dit Louchu ; je donnerais volontiers un bras pour être pensionné.

—La plus petite infirmité est une lourde croix : êtes-vous certain que vous pourriez la porter ?

—Oui, dit Louchu, pourvu que cela me rapporte.

—Eh bien, dit le notaire, gogue-nard, je vais vous mettre à l'épreuve ; dès aujourd'hui, je vous tiens quitte de votre loyer si vous voulez porter la croix que je vais vous infliger, une toute petite croix.

—Laquelle ? demanda Louchu avec inquiétude.

Le notaire prit un morceau de

—Simplement celle-ci, dit-il, je vais vous tracer une croix dans le dos, tant que vous la porterez, vous ne me paierez pas.

Louchu éclata de rire. —Si ce n'est que cela, dit-il, j'accepte ; vous ne verrez plus la couleur de mon argent. —Nous verrons, nous verrons, dit le notaire. Louchu, enchanté, rentra chez lui ; il s'assit devant son établi ; (suite à la 8me page)

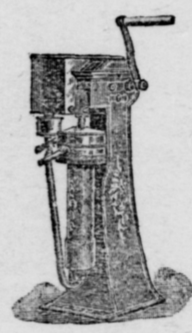
### SHARPLES TUBULAR Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence. Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed. Low-down Supply Can.

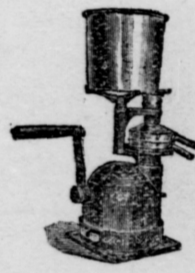
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACTORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

### The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl. The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES, West Chester, Pa., U. S. A.